

et prit une douzaine d'œufs. La bonne femme l'aperçut de loin, mais elle ne pensait pas qu'il l'avait volée.

Elle rentra chez elle et alla dans le nid aux poules pour prendre des œufs, mais elle ne trouva que la place, et elle se douta que le petit garçon l'avait volée. Elle alla le trouver et lui dit :

— Tu as pris les œufs qui étaient dans le nid aux poules.

— Moi, répondit-il, je n'ai pas approché de votre maison aujourd'hui.

— Petit menteur, dit la bonne femme, je t'ai vu en sortir.

— Hé bien, si j'ai volé vos œufs, je veux bien que la lune m'enlève.

Aussitôt il disparut, et c'est lui qu'on voit la nuit dans la lune.

(Conté en 1881 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.)

## V

### BATON DE FER

Il était une fois un jeune garçon qui entra en apprentissage chez un de ses voisins qui était maréchal-ferrant. Au bout de quelque temps, son patron eut besoin de s'absenter, et avant de partir, il dit à son apprenti :

— Il ne faudra pas rester oisif ; mais avoir soin de bien t'occuper.

Quand il fut parti, le garçon qui était, comme on dit, fort comme une ancre, prit tout le fer qui se trouvait dans la forge et mit à forger un bâton de fer qui pesait un millier, et lorsque son patron fut de retour, il le lui montra en disant :

— Je ne suis pas resté oisif : j'ai dépensé tout le fer et voici mon ouvrage.

— Comment, s'écria le patron, tu as employé tout mon fer à forger une pareille sottise ! Tu vas sortir d'ici. Va te faire pendre ailleurs, je ne veux plus de toi à mon service.

— Je sortirai, répondit le jeune garçon ; mais à la condition que j'emporterai mon ouvrage.

— Emporte ce que tu voudras, pourvu que tu passes la porte.  
Le garçon prit son bâton de mille livres et il partit pour se promener.

\*  
\* \*

Le lendemain matin, il arriva auprès d'une forêt, et il vit deux jeunes gens qui jouaient au *pitôt*<sup>1</sup> avec des meules de moulin.

— Voulez-vous que je joue avec vous ? demanda-t-il.

— Ne nous embêtes pas, petit ver de terre ! s'écrièrent-ils, passe ton chemin et laisse-nous.

— Permettez-moi de jouer, dit Bâton de Fer.

Il se mit à jouer avec eux, et il maniait les pièces mieux et plus facilement que les autres.

— Il est plus fort que nous, se dirent tout bas les deux garçons ; et ils lui demandèrent s'il voulait voyager avec eux.

— Je le veux bien, répondit Bâton de Fer ; nous pouvons bien aller où bon nous semblera : à nous trois nous passerons partout.

Ils traversèrent la forêt et arrivèrent devant un beau château ; ils y entrèrent, mais ils eurent beau chercher partout ils ne rencontrèrent personne. Dans l'une des chambres ils trouvèrent un petit sifflet et Bâton de Fer le mit dans sa poche. Quand ils furent descendus, Bâton de Fer dit à ses compagnons :

— Nous sommes bien ici, il y a du pain à y manger, restons y et quelquefois nous irons à la chasse.

Les autres y consentirent, et le lendemain Bâton de Fer dit à ses compagnons.

— Nous allons partir à la chasse, et l'un de vous restera à la maison pour faire la soupe.

Ce fut le plus faible qui demeura au château. Il fit la soupe, et quand elle fut trempée, il prit le sifflet que Bâton de Fer lui avait donné, et sortit dans la cour pour y prévenir ses compagnons en sifflant. Quand il rentra il vit un petit bonhomme qui avait le

<sup>1</sup> Bouchon.

menton si long qu'il lui pendait sur la pointe des pieds ; il était à manger la soupe aussi tranquillement que s'il avait été chez lui. A cette vue le gardien se coléra et il s'écria :

— Je vais te tuer, petit bonhomme !

Et prenant un marteau, il lui en asséna deux ou trois coups sur le dos ; mais le petit bonhomme ne bougea pas, et quand il eut mangé toute la soupe, il s'en alla, sans que le gardien pût savoir par où il était passé.

Lorsque les chasseurs furent de retour, ils furent bien surpris de trouver la soupe mangée, et leur compagnon leur raconta ce qui était arrivé.

— Je parie bien, dit son frère, que si je reste demain le petit bonhomme au grand menton ne mangera pas toute la soupe.

Le lendemain ce fut lui qui resta à la cuisine ; quand la soupe fut trempée, il sortit pour donner un coup de sifflet et avertir ses camarades ; mais quand il rentra, le petit bonhomme qui avait le menton si long qu'il lui pendait sur la pointe des pieds était à manger la soupe, aussi tranquillement que s'il avait été chez lui.

— Tu vas te faire battre, petit bonhomme ! s'écria le gardien. Et prenant une masse il lui en frappa de toute sa force quatre coups sur le dos ; mais le petit bonhomme ne bougea pas, et quand il eut achevé de manger la soupe, il s'en alla, sans que le gardien pût savoir par où il avait disparu.

Quand les chasseurs revinrent, il ne restait plus de soupe et le gardien leur dit que le petit bonhomme au grand menton était encore venu.

Le lendemain, Bâton de Fer resta à faire la cuisine ; il dit à ses compagnons :

— Il ne faut pas aller trop loin à la chasse ; car je ne sortirai pas d'ici quand il sera temps de siffler pour vous appeler : je veux savoir par où vient le petit bonhomme et par où il s'en va.

Bâton de Fer prépara la soupe, et, quand elle fut trempée, il donna un coup de sifflet sans quitter le coin du feu. Aussitôt le petit bonhomme, qui avait le menton si long qu'il lui pendait sur la pointe des pieds, se mit à manger la soupe, aussi tranquillement que s'il avait été chez lui. Bâton de Fer, sans rien dire, prit son

bâton d'un mille et lui frappa un coup sur son grand menton qui se cassa par la moitié et tomba à terre ; mais le petit bonhomme ramassa son menton et le recolla, puis il se remit à manger la soupe. Bâton de Fer reprit son bâton et frappa un second coup sur la mâchoire du petit bonhomme ; elle tomba à terre, ainsi que son menton ; mais il la ramassa, la recolla et continua à manger la soupe. Bâton de Fer lui asséna sur les reins un troisième coup de son bâton de mille ; cette fois le petit bonhomme disparut par-dessous une armoire.

Quand les deux chasseurs furent de retour, ils se mirent à manger la soupe, puis Bâton de Fer leur raconta ce qui était arrivé, et tous les trois se mirent à chercher derrière l'armoire. Ils découvrirent un grand puits, et Bâton-de-Fer les pria d'y descendre ; mais ils refusèrent. Alors il se mit dans un panier, emporta sa canne de mille, puis dit à ses compagnons de laisser glisser la corde ; mais au moment où il était sur le point d'arriver à la fin de la descente, ils coupèrent la corde et s'en allèrent. Bâton de Fer tomba au fond du puits ; mais il ne se fit point de mal. Il se mit à chercher de tous côtés et il finit par découvrir une porte.

Il l'ouvrit et entra dans un salon où il y avait des souris qui dansaient et un rat qui jouait de la vielle. — Voilà un joli salon, dit Bâton de Fer en regardant la danse ; puis avec sa canne de mille il écrasa toutes les souris et aussi leur vielleux. Il entra dans un autre salon où il vit des rats qui dansaient et un chat qui jouait du violon. Il prit encore son bâton et écrabouit tous les rats et aussi le chat. Il entra ensuite dans un troisième salon où il vit une danse de chats et un chien qui jouait de la vielle. Les chats voulaient crever les yeux à Bâton de Fer ; mais il prit son bâton de mille et écrasa tous les matous et aussi leur vielleux.

Il pénétra dans un quatrième salon où il vit des chiens qui dansaient et au milieu d'eux le petit bonhomme à grand menton leur jouait du violon.

— Ah ! bonhomme, dit Bâton de Fer, tu as senti l'autre jour mon bâton ; mais aujourd'hui tu le sentiras encore davantage.

En entendant ces paroles, les chiens se serrèrent tous autour du

petit bonhomme, et ils voulaient s'élancer pour dévorer Bâton de Fer ; mais il leva son bâton et les écrasa tous ; puis, prenant sa canne à deux mains, il dit :

— A ton tour, Grand Menton !

Il lui donna un coup sur son menton qui tomba à terre, et comme le petit bonhomme se baissait pour le ramasser, Bâton de Fer lui frappa un autre coup sur le dos et le coupa en deux. Il continua à le frapper et il le hacha aussi menu que chair à pâté.

Il voulut alors sortir du puits, et il se mit à crier sur ses camarades ; mais il eut beau hucher, ils ne vinrent pas le retirer.

Quand il vit qu'il ne pouvait monter, il alla chercher les souris, les rats, les chats et les chiens, et les mit tous en un monceau. Il y en avait tant qu'il finit par arriver à la gueule du puits. Il ne trouva plus ses compagnons au château ; il resta tout seul à y demeurer, et depuis ce temps jamais le petit bonhomme à grand menton n'est venu manger sa soupe.

*(Conté en 1881 par Isidore Poulain, boulanger, âgé de 31 ans.)*

PAUL SÉBILLOT.

